

Montaigne raconte qu'en écrivant ses *Essais* il avait soin d'oublier ses auteurs favoris, parce que la comparaison qu'il faisait de son style avec celui des bons auteurs «l'abbatoit par trop et rompoit le courage», et il ajoutait avec cette défiance de soi-même qui se rencontre de préférence chez les plus grands esprits: «Et aurouys plustost besoing, pour me donner un peu de lustre, de l'inuention du musicien Antinodydes, qui, quand il auoit à faire la musique, mettoit ordre que deuant ou apres luy son auditoire fust abbreuué de quelques autres mauuais chantres.» Certes, si les artistes vraiment recommandables dont j'ai à entretenir les lecteurs ont pu penser qu'il leur fût utile de recourir au procédé d'Antinodydes, ils n'ont pas dû se mettre en frais pour déterrer de «mauuais chantres»: la saison musicale y a pourvu, et nous avons été généreusement «abbreunés.»

— *Avez-vous entendu Rubinstein? C'est la question qu'on s'adresse depuis six mois en s'abordant dans un concert, dans un salon, au théâtre. Rubinstein a été un événement. Jusqu'au 14 avril dernier, M. Antoine Rubinstein a été complètement inconnu à Paris, si ce n'est de quelques amis et de quelques privilégiés. Le 14 avril, à huit heures du soir, on commença à parler de lui; le lendemain son nom retentissait dans tout Paris et volait dans toute l'Europe. Entre cette séance du 14 avril, chez Erard, où l'on comptait à peine deux cents personnes, et la séance du 24 avril, dans la salle Herz, trop étroite pour contenir les flots d'auditeurs qui assiégeaient les portes, encombraient les couloirs et les galeries, l'œuvre du nom, de la fortune, de la réputation de M. Rubinstein fut fondée. L'enthousiasme des uns n'était égalé que par l'ardente curiosité que cet enthousiasme faisait naître chez les autres. Je suis sûr que M. Antoine Rubinstein n'oubliera jamais cet intervalle de dix jours, dans lequel il vit sa gloire poindre, s'étendre et enfin recevoir une consécration triomphale. C'est que, comme pianiste et comme musicien, M. Antoine Rubinstein est un artiste hors ligne. C'est un maître, et un maître de haute taille. Nul, plus que lui, ne possède le don merveilleux de s'emparer d'un auditoire, de l'entraîner avec lui dans la région de ses fantaisies, de la suspendre à chaque période de son discours musical. M. Rubinstein a conscience de lui-même. Il a l'élan, l'énergie, la fierté, une fierté naturelle qui s'impose sans choquer, parce que la véritable force fait la fierté légitime. Il a dans la figure, dans la chevelure, dans le calme de l'attitude quelque chose de l'aspect du lion. Son exécution frappe, enlève, en même temps que ce mécanisme, si prodigieux qu'il soit, répugne à tout ce qui n'est pas musical, à la sonorité pour la sonorité, au bruit pour le bruit. Le virtuose ne cherche l'effet que dans les moyens avoués par l'art. Comme compositeur, M. Rubinstein est très remarquable, bien qu'il laisse encore beaucoup à désirer. Nous connaissons plusieurs compositions de lui; il n'en est aucune qui forme un ensemble, un tout, dont on puisse dire: C'est un bel ouvrage. Mais il y a dans toutes au moins un morceau achevé dans son genre: tels sont, par exemple, l'adagio avec sourdines d'un quatuor de violons en *ut* mineur, le scherzo d'une sonate en *la* mineur, l'andante du concerto en *sol*. M. Rubinstein rencontre fréquemment de beaux motifs, d'un jet vigoureux, d'une belle venue, d'une forme hardie; il sait les exposer magistralement; il est moins habile à en tirer parti. Cela n'empêche pas que cet artiste ne soit très richement doué et ne puisse*

devenir un compositeur excellent. Les qualités qui tiennent chez lui au développement des facultés extérieures ont acquis leur perfection. Il n'en est pas tout à fait de même de celles qui tiennent au développement complet des facultés intellectuelles.

Après M. Rubinstein, M. Adolphe Reichel. Rien de plus opposé que ces deux artistes, M. Rubinstein et M. Reichel, et c'est pourquoi je me plais à rapprocher ainsi leurs noms: l'un tend vers un avenir inconnu qu'il pressent peut-être; il y tend avec ardeur et presque avec un sentiment de défi; l'autre regarde le passé dont il possède tous les styles, toutes les traditions, et de peur de s'engager dans les récifs qui, suivant lui, menacent l'art contemporain, même l'art sérieux, il se cramponne au gouvernail de Haydn et de Mozart. Le premier a une exécution formidable qui peut faire illusion sur la valeur de ses compositions; le second a un jeu correct, exact, mais, il l'avoue lui-même, insuffisant et peu propre à donner du prix aux siennes. Les compositions de M. Reichel sont très remarquables sous le rapport de l'ordonnance, de la science, de l'agencement des parties, de la suite des idées, comme sous celui de l'inspiration et de la profondeur du sentiment. Il a écrit des trios pour piano, violon et violoncelle, des quatuors, des sonates, des concertos qui contiennent des beautés mâles et vigoureuses, et qui, si notre époque n'était pas une époque de pêle-mêle, où le bon, le médiocre et le mauvais sont confusément entassés, tiendraient un rang distingué parmi les œuvres de l'école classique. Toutefois ce qui m'irrite chez M. Reichel, c'est une modestie qui est poussée jusqu'à une coupable insouciance de lui-même; il ne fait de la musique que pour lui seul, ou pour un violoniste compositeur d'un talent inculte, mais fort et original, M. Louis Eller; il fait moins de bruit dans le monde que le plus médiocre soliste, chanteur de romances, ou joueur de fantaisies, qui se faufile dans les concerts et les salons. Quand on a le mérite et le savoir de M. Reichel, on n'a plus le droit d'être modeste.

Avant de donner un grand festival à Baden-Baden, M. Berlioz avait consenti ce printemps à conduire un concert avec orchestre donné par le jeune Théodore Ritter. C'est déjà un grand artiste et un pianiste de la grande école que le jeune Ritter, et quoique n'étant guère âgé que d'une quinzaine d'années, il s'est essayé dans des compositions d'un style élevé. Son quatuor pour piano, violon, alto et violoncelle contient des choses qui annoncent un futur compositeur. Deux ouvertures à grand orchestre, l'une en *si* bémol, l'autre en *la*, promettent également un instrumentaliste. Ces œuvres n'ont certes pas la fermeté, la maturité et cet enchaînement d'idées que pour mon compte je serais fâché d'avoir à louer sitôt dans un si jeune homme. Mais elles annoncent de la verve, de la science, une fougue d'imagination tenue en bride par un esprit réfléchi et une raison calme. M. Théodore Ritter achève en ce moment la réduction au piano de la symphonie dramatique de *Roméo et Juliette*, et le talent et l'habileté avec lesquels il a surmonté les énormes difficultés de cette tâche font de cet «arrangement» une véritable création. Puisque j'ai parlé du festival de Baden-Baden, je ne dois pas oublier de dire que M. Daussoigne-Méhul s'y est fait applaudir sur l'orgue à triple clavier de MM. Alexandre. Cet orgue

est en tout semblable à celui que les mêmes facteurs ont exécuté pour Liszt, et qui a fait l'admiration de tous ceux qui l'ont entendu.

Et M. Georges Pfeiffer! En voilà un encore qui pour être musicien, compositeur, pianiste, ne s'est donné que la peine de venir au monde. M. Georges Pfeiffer est né dans la maison Pleyel. Il a appris la musique et le piano comme l'oiseau qui naît dans la forêt apprend à chanter en entendant gazouiller les oiseaux de son espèce. Mais il y a mieux que cela: M. Georges Pfeiffer est le fils de sa mère, M^{me} Pfeiffer, qui, elle aussi, est une vaillante pianiste, qui exécute en professeur la belle musique de chambre, qui exécute en virtuose la musique brillante de salon. Demandez à Sivori, qui aime tant à marier les sons de son violon fantastique aux sons du piano de M^{me} Pfeiffer et de son fils! Demandez à Rossini, qui entend chez lui de la musique quand il veut, et qui ne consent guère à en entendre ailleurs que chez M^{me} Pfeiffer!

Nous avons retrouvé le jeune Pfeiffer à une séance de quatuors donnée par M. Briard, un violoniste de talent. Ne vous moquez pas tant, Messieurs, des départemens du Midi en général, du département de Vaucluse en particulier, et en particulier aussi de la ville de Carpentras. La ville de Carpentras nous a donné Bonaventure Laurens, touriste, peintre, poète, organiste, compositeur, bibliophile, musicien des plus distingués. Il a fait des *lieder* charmans que je vous recommande et que vous trouverez chez Richault. Cela a un bouquet allemand et une saveur provençale. J'espère bien un de ces jours vous faire connaître plus à fond M. B. Laurens en rendant compte d'un beau livre qu'il a publié sous le titre *d'Etudes théoriques et pratiques sur le beau pittoresque dans les arts du dessin*. — La ville de Carpentras nous a donné encore M. Pontet, jeune violoniste de talent aussi, élève d'un excellent amateur, M. de Camaret, de Pernes, ville qui nous a donné Esprit Blanchard (il s'appelait Esprit comme Fléchier), Esprit Blanchard, *écuyer du roi, maître de musique de S. M.* La ville de Lille nous a donné, avec Champein, auteur de *la Mélomanie*, et M. Léopold Aymon, auteur des *Jeux floraux*, M. Frédéric Giraud, délicieux violoniste qui s'est formé lui-même, qui est venu en plein vent comme un bon fruit savoureux, et qui est fort goûté à Paris, témoin le concert pour l'inauguration de la salle du Louvre, où ce virtuose fut tant applaudi entre M^{me} Viardot et M^{me} Mattmann, et par M^{mes} Mattmann et Viardot elles-mêmes. Avignon nous a donné notre admirable Maurin, M. Dumont, autre violoniste d'un grand mérite; M. F. Séguin, théoricien, contrapuntiste, le consciencieux éditeur des fameux noëls de Saboly, dont il a retrouvé les airs originaux enfouis dans les bibliothèques ou perdus dans cette autre bibliothèque que l'on ne consulte pas assez et qui équivaut à une bibliothèque véritable, je veux dire la mémoire des bonnes femmes; M^{lle} Séguin enfin, artiste du Théâtre-Italien, où elle est connue sous le nom de M^{lle} Valli, douée d'une belle voix de contralto.

N'est ce pas que ce groupe de célébrités, avec la vénérable et jovial Castil-Blaze que Cavaillon a vu naître, qu'Avignon revendique et que Paris ne veut pas lâcher, ferait un tableau d'un merveilleux effet? On dit que M. Jules Laurens, frère de M. Bonaventure, lithographe, peintre d'un grand talent, se propose de le mettre à l'exécution.

Comment nommer le Théâtre-Italien sans parler de cet admirable chanteur, M. Solieri, à la voix suave, sympathique et pénétrante, qui a débuté d'une manière si brillante l'hiver dernier dans *Maria di Rohan*, et qui n'en attend pas moins son engagement définitif au théâtre Ventadour? Puisque l'administration de ce théâtre se montre aussi indifférente sur ses propres intérêts qu'injuste envers M. Solieri, constatons les immenses succès que cet éminent artiste a obtenus journellement dans les premiers salons et la belle réputation qu'il a su s'y faire.

Comment aussi, dans un article consacré en partie à la musique de piano et aux pianistes, ne pas parler du concert que M. Alkan aîné *n'a pas donné* dans les salons d'Erard? Ce concert avait été *promis*, il n'a pas été *tenu*. Je gronde M. Alkan pour le silence qu'il a gardé, comme j'aurais envie de gourmander certains autres pour le bruit qu'ils ont fait. M. Alkan a manqué à ses engagements; il en sera quitte pour payer double. Heureusement nous sommes informés que ses éditeurs allemands et français préparent pour la rentrée quatre ou cinq cents pages de musique pour piano de cet éminent compositeur, et ces pages, nous en sommes sûrs, feront époque dans les annales des publications pour cet instrument.

Maintenant quand j'aurai dit que M. Alexandre Batta, le grand violoncelliste-chanteur, a fait entendre à son concert deux morceaux charmans, bien que les titres en soient un peu prétentieux: *Résignation* et *les Confidences au bal*, auxquels il faut ajouter *la Pensée de crépuscule*, de M. de Hartog (même observation); que le même M. Batta a joué à ravir la *Romanesca*; quand j'aurai dit que M. Hermann est le violoniste à la mode dans les salons, qu'il charme par l'élégance, l'expression pénétrante et l'exquise pureté de son jeu; quand j'aurai dit qu'un autre violoniste, M. Bartollini, en traversant Paris en courant, y a donné un concert qui a piqué vivement la curiosité, et que M. Lutgen est aussi bon professeur de violoncelle qu'il est un exécutant habile; quand j'aurai dit que M. le comte Durutte, le grand théoricien harmoniste, a donné deux séances où, après avoir exposé les principes de sa théorie, il a répondu victorieusement à la mêlée d'objections que de savans professeurs lui adressaient de toutes parts; quand j'aurai dit qu'en même temps qu'il publie de vives et spirituelles chansonnettes de Nadaud, l'éditeur Heugel met au jour une édition pour piano des *Saisons* [*Die Jahreszeiten*], de Haydn, de ce chef-d'œuvre dont on doit la résurrection à notre grand chanteur Roger, qui en a traduit le texte; belle et bonne édition dont les épreuves ont été corrigées avec soin et amour par un de nos charmans et habiles compositeurs, M. de Vaucorbeil; quand j'aurai dit que M. Ed. Saint-Chaffray a eu l'idée de recueillir et de réunir en un élégant album les lieder de Mozart, qu'il a ajustés sur des paroles françaises; quand j'aurai dit que deux jeunes charmantes personnes, l'une cantatrice, M^{lle} Marie Ducrest, l'autre pianiste, M^{lle} Hedwige Brjoswka, ont obtenu les plus brillans succès aux eaux de Baden; que M. Rosenhelm a publié de délicieuses romances, d'un style expressif, dramatique, pittoresque et toujours musical; que M. Melchior Mocker a fait paraître de nouvelles compositions pour piano pleines de verve et de grâce légère, on me permettra de déposer ma plume de critique, quitte à la reprendre... mais le plus tard possible.

P. S. Je la reprends à l'instant même où ce feuilleton va paraître, pour montrer que je ne m'étais pas trompé dans mes prévisions. Que disais-je dans l'article dont celui-ci n'est que la continuation? Qu'en été, voire en automne, il n'y avait pas de petite ville, pas de village, pas de solitude où l'on pût se flatter d'échapper à l'invasion de la saison musicale. Moi aussi, j'y ai été pris; et en quel lieu, s'il vous plaît? Dans cette jolie petite ville de l'Isle dont je vous parlais tout à l'heure, où les eaux de la Sorgue, dit-on, arrivent limpides de la fontaine de Vaucluse, en murmurant à votre oreille les noms tendres et harmonieux de Pétrarque et de Laure. Heureusement c'est M. Frédéric Giraud, dont je vous parlais encore tout à l'heure, qui est le coupable cette fois. Chaque année, ce virtuose organise un concert pour les pauvres de la ville qui l'a vu naître. Il s'est donc fait entendre dans une nouvelle et brillante fantaisie de sa composition, dans un duo pour piano et violon de MM. de Bériot et Osborne, dans une fantaisie d'Artot pour le violon sur des motifs de Bellini, dans le *Miserere* du *Trovatore* et dans un admirable quatuor de Beethoven pour piano, violon, alto et violoncelle. Je saisis cette occasion pour faire à M^{lle} Marrel mon compliment. Cette jeune pianiste joue avec simplicité, correction, élégance et précision. Je fais aussi mon compliment à M. F. Giraud, dont le talent a gagné en ampleur, en maturité, en délicatesse.

On conviendra que pour un jeune artiste c'est un noble emploi du temps des vacances que de le consacrer à la recherche de la perfection dans son art, et de consacrer son art au soulèvement des humaines misères. C'est là la vraie association du Beau et du Bien. D'autres en donnent d'éloquents théories; mais la pratique vaut mieux. Le 20 septembre a été une fête pour la ville de l'Isle; pour les riches, qui ont eu le double plaisir de contribuer à une bonne action en entendant d'excellente musique; pour les pauvres, qui, grâce à M. F. Giraud, peuvent attendre sans inquiétude les rigueurs de l'hiver.

Journal Title: JOURNAL DES DÉBATS

Journal Subtitle: None

Day of Week: jeudi

Calendar Date: 29 OCTOBRE 1857

Printed Date Correct: Yes

Pagination: 1

Title of Article: REVUE MUSICALE: Deuxième article. – *Voir le Numéro du 27 octobre.* [Feuilleton du Journal des Débats]

Subtitle of Article: Le musicien Antinodydes, – M. Rubinstein, – M. Adolphe Reichel, – M. Louis Eller, – M. Théodore Ritter, – M. Daussoigne-Méhul et l'orgue Alexandre, – M. Georges Pfeiffer, M^{me} Pfeiffer; – M. Briard, M. Pontet, M. Frédéric Giraud, M. Maurin; – M. Solieri, – M. Alkan l'aîné, – M. Alexandre Batta, M. de Hartog, – M. Hermann, – M. Bartelloni, – M. Lutgen, – M. Camille Durutte, – M. G. Nadaud; – Lieder de Mozart, – M^{lle} Marie Ducrest, – M^{lle} Hedwige Brjoswka, – M. Rosenhein, – M. Melchior Mocker, etc. – Concert de bienfaisance donné par M. Frédéric Giraud.

Signature: J. D'ORTIGUE

Pseudonym: None

Author: Joseph d'Ortigue

Layout: Front-page feuilleton

Cross-reference: Voir le *Journal des Débats*, 27 octobre 1857, pp. 1–2.